



Avec le soutien de la Région wallonne, de la Fédération Wallonie - Bruxelles, de la cellule de coordination pédagogique Démocratie ou barbarie, de la Province de Liège, de Liège Province Culture, de la Ville de Liège, de Network Research Belgium.



*Les acteurs de l'histoire, c'est vous!*

**CENTRE D'ÉDUCATION**  
À LA RÉSISTANCE ET À LA CITOYENNETÉ

Boulevard d'Avroy 86      Tél. + 32 (0) 4 232 70 60  
B-4000 LIÈGE      Fax + 32 (0) 4 232 70 65  
accueil@territoires-memoire.be      www.territoires-memoire.be

MFE / Monsieur Max Production et Théorème de Planck présentent

# RACE[S]

ou pourquoi l'homme blanc  
se prend-il toujours pour le  
Maître du monde

CONCEPTION, MISE EN SCÈNE, INTERPRÉTATION  
**FRANÇOIS BOURCIER**

ASSISTÉ DE PAULINE CORVELLEC

LUMIÈRE : ROMAIN GRENIER - SON : PHILIPPE LATRON - COSTUMES : JACQUELINE BOAZ



Races, racialisme et eugénisme

Par Julien Paulus



Autour du

8 mai





Le « racialisme » fut donc un courant de pensée, essentiellement occidental, né au tournant des XVIIIe et XIXe siècles et précipité dans les ruines du IIIe Reich qui en constitua sans aucun doute la manifestation politique la plus aboutie. Il consistait en l'affirmation de la primauté du facteur « race » comme moteur de l'histoire humaine. Selon cette hypothèse, les races étaient multiples, définitives, héréditaires et, bien entendu, inégales entre elles, tant physiquement que moralement. Pendant près de deux cents ans, la plupart des disciplines scientifiques – en tête desquelles nous plaçons l'anthropologie – allaient s'acharner à démontrer la validité de cette thèse ; elles allaient s'échiner à objectiver les différences physiques observées entre divers groupes humains en expliquant tour à tour celles-ci par d'« incontournables » lois naturelles, d'« évidentes » règles biologiques ou d'« imparables » mesures crâniennes et ce, dans le but de démontrer en quoi ces variations physiques constituaient autant d'indices d'une différenciation fondamentale. Prise d'une frénésie taxonomique sans précédent, la science s'attela minutieusement à classer, hiérarchiser – voire dans certains cas exclure – différents groupes humains, regroupés en « races », elles-mêmes définies sur des critères pouvant aller de la couleur de peau à l'indice céphalique ou le groupe linguistique.

À la fois récente et fort ancienne, l'histoire de l'anthropologie comporte bien des zones d'ombre que certains préfèrent oublier. La réflexion sur la question des races humaines qui traversa tout le XIXe siècle, et même au-delà, en fait indubitablement partie. Persuadés d'avoir cerné, dans le concept de « race », le facteur explicatif par excellence de toute l'histoire de l'humanité, les anthropologues se focalisèrent presque exclusivement sur cet élément aux implications dangereuses, avec force mesures et savants calculs. Cette anthropologie dite « physique » ou « raciale » est aujourd'hui disqualifiée et la « race » n'a plus aucun droit de cité en tant que concept scientifique, ce qui ne va pas sans une certaine ironie, comme le souligne Pierre-André Taguieff :

« Le noyau de l'argumentation est simple : le scientisme du siècle dernier [XIXe siècle, Nda] ayant crédité l'idée de "race" d'une valeur scientifique dont les idéologies racistes ont bénéficié, il suffit aujourd'hui de discréditer, au nom de la science, l'idée de "race" pour délégitimer le racisme<sup>2</sup>. »

Créateur du concept « maudit », le savant stigmatise ce dernier avec la même autorité dont il usa pour en faire la promotion. La question du racisme se voit donc scientifiquement réglée par la mise à l'index de l'idée forte qui en constitue l'essence.

Cette vision des choses est évidemment empreinte de la plus grande naïveté car, s'il est entendu – du point de vue scientifique, du moins – que la parenthèse raciale est à peu près fermée, le discours raciste relevant de ce « comportement ancien » cité par Todorov, lui, subsiste et revêt de nouvelles formes. Ainsi, Taguieff pointe-t-il notamment l'élaboration et la diffusion de l'idéologie qu'il nomme « différentialiste » et qui, récupérant les discours égalitaristes sur le pluralisme, réaffirme la pluralité des cultures dans une perspective de différenciation et de cloisonnement. En d'autres termes : d'une part, le concept de « race », totalement rejeté, est escamoté au profit

de celui de « culture », unanimement admis ; d'autre part, l'existence de la pluralité culturelle est réaffirmée, de même que – grande nouveauté – la notion d'égalité entre les cultures n'est pas spécifiquement niée ; enfin, cette réaffirmation de la pluralité est destinée à mieux souligner les différences fondamentales entre les cultures, à en défendre les spécificités et à condamner par ce biais tout métissage.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Nous touchons sans doute ici au fondement même du comportement raciste : la peur de l'altérité, la hantise du métissage, l'angoisse de la perte d'identité. La frénésie observée dans les cercles savants de l'Europe du XIXe siècle pour la subdivision, le classement et la hiérarchisation du genre humain en races, groupes, sous-groupes s'explique en grande partie par cette phobie ancestrale du « mélange » et de la « dégradation » que celui-ci entraînerait fatalement pour la race blanche, autoproclamée « supérieure ».

La « mixophobie » (Taguieff) constitue le moteur de tout racisme. De tout temps, la figure de l'Autre a inspiré davantage le rejet que l'attraction : l'altérité effraie, perturbe, remet en question l'identité individuelle et collective. Le glissement conceptuel observé dans l'idéologie racisante, passant de la « race » à la « culture » comme pierre angulaire – quoique toujours très floue – de sa réflexion, s'inscrit dans une tentative renouvelée d'objectivation d'un comportement xénophobe séculaire. Ainsi, si la pluralité des cultures n'est pas remise en cause, elle ne fait pas pour autant partie de ces évidences que l'on accepte sans réserves. Il n'est qu'à voir le nombre de discours stigmatisant la « dégradation des valeurs culturelles occidentales », dénonçant une « islamisation de l'Occident » ou affirmant le « caractère résolument chrétien » de l'Europe pour s'apercevoir, d'une part, que la crainte du mélange culturel rejoint celle de la mixité raciale et, d'autre part, que toutes deux agitent la menace d'un affaiblissement civilisationnel conséquent. Aussi est-il logique, par exemple, d'entendre un Jean-Marie Le Pen, voyant « dans la continuité des civilisations et des peuples, une harmonie préétablie, reflet de la Création [...] », affirmer :

« Une nation a besoin de frontières, comme une maison a besoin de portes et de fenêtres. Il peut être séduisant, pour exercer une emprise éphémère sur une opinion désinformée, de prétendre le contraire. Mais quand l'invasion est là, militaire (les occupants), économique (le libre-échange) ou démographique (l'immigration), il est trop tard : le temps des épreuves et des larmes est venu. La constitution des sociétés politiques doit donc être ordonnée à un seul et même critère : la continuité spirituelle et physique de la communauté nationale. Toute autre considération, pour séduisante qu'elle soit, est à terme mortelle. Elle doit être combattue et rejetée sans faiblesse<sup>3</sup>. »

Une culture se doit donc d'être homogène, monolithique et héréditaire, soumise à « une profonde loi d'immobilité », comme dit M. Le Pen<sup>4</sup>, car plongeant ses racines dans de lointains événements fondateurs, fédérateurs et transmis par la mémoire des ancêtres. Dans ce cadre, l'Autre ne peut prétendre partager les valeurs, normes et mémoires collectives qui fondent telle ou telle culture et s'en voit *de facto* exclu. Le discours « culturaliste » rejoint l'hypothèse raciale dans l'affirmation de l'existence de groupes humains aux caractéristiques et différences irréductibles et, par là même, reproduit deux constantes du « réflexe mental » raciste. D'une part, l'idée que les fondements d'une société, en tant que groupe humain organisé, reposent sur un principe établi a priori (race, culture, ancêtres...) qui en constituerait l'essence et la figerait définitivement. D'autre part – et conséquemment –, que chacune de ces sociétés forme un tout homogène et ne peut, ni se confondre, ni surtout se mélanger avec une autre. « Culturalisme » et « racialisme » sont en fait les deux faces d'une même pièce : le difficile rapport à l'Autre en ce que celui-ci peut avoir de « différent ».

Les quelques pages qui suivent se proposent de retracer l'itinéraire malheureux emprunté par la pensée occidentale dans le rapport à l'Autre, pensée qui, du « barbare » au « Juif » en passant par le « sauvage » et le « Nègre », fit revêtir aux diverses figures de l'altérité toutes les formes archétypiques possibles. Enfermant le plus souvent la diversité dans un rapport d'antagonisme, l'homme « civilisé » d'Occident fit de l'Autre l'image « repoussoir » de l'antithèse, du contre-exemple, et ne résista pas toujours à la tentation d'exclure du champ de l'humanité des différences qu'il ne pouvait tolérer. Le paroxysme de cette tentation « intellectuelle » fut atteint au XXe siècle par la transformation de celle-ci en un programme politique macabre qui alla jusqu'au bout de la logique de négation et d'eugénisme au nom d'une prétendue pureté raciale.

Il est cependant important de garder à l'esprit que le comportement raciste n'est évidemment pas propre à l'Occident. Depuis toujours, chaque groupe humain a entretenu avec l'Autre des relations plus ou moins tendues, plus ou moins tolérantes ; à tel point que le groupe auquel on appartient est souvent considéré comme la seule humanité existante :

« L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village ; à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifie les "hommes" (...), impliquant ainsi que les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus – ou même de la nature – humaines, mais sont tout au plus composés de "mauvais", de "méchants", de "singes de terre" ou d'"œufs de pou". On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un "fantôme" ou une "apparition"<sup>5</sup>. »

À ce titre, sans doute est-il plus pertinent de parler d'« ethnocentrisme », c'est-à-dire cette attitude, vieille comme l'humanité et profondément ancrée en chacun de nous, qui consiste, dans un premier réflexe, à refuser voire à condamner tout comportement, physique, coutume, tradition, formes culturelles, esthétiques, ... différents des nôtres. L'attitude ethnocentriste rejette l'étranger pour ce qu'il a précisément d'« étrange », d'incompréhensible. En cela, la pensée occidentale n'a rien d'original :

« Le rejet de l'autre ne relève donc pas de la seule psychologie de la crainte. Il est commandé par une certaine logique. Celle de la "définition", qui consiste à mieux cerner le même ou le soi par opposition à l'autre. Une culture refuse l'autre pour affirmer sa cohérence. Lorsqu'elle se sent menacée dans son existence, elle pourra chercher à reconstruire son identité sur le diagramme seul de la négation de l'autre<sup>6</sup>. »

Ce qui est plus particulier, en revanche, c'est cet effort constant de conceptualisation et d'objectivation du rejet de la différence vécu comme une nécessité identitaire (l'étranger comme contre-exemple civilisationnel), dans une quête presque désespérée des origines. Nous y reviendrons.

## Introduction

Dans son ouvrage *Nous et les autres*, Tzvetan Todorov opère une distinction fondamentale entre les concepts de « racisme » d'une part, et de « racialisme » d'autre part :

« Le racisme est un comportement ancien, et d'extension probablement universelle ; le racialisme est un mouvement d'idées né en Europe occidentale, dont la grande période va du milieu du XVIIIe au milieu du XXe siècle<sup>1</sup>. »

Si Todorov tient à cette distinction, c'est, d'une part, en raison du dualisme que renferme la question du racisme, à la fois comportement et idéologie et, d'autre part, dans le but de souligner de quelle manière l'idéologie, circonscrite dans le temps, tenta de justifier objectivement – le plus souvent par le biais des sciences – un comportement séculaire.

# RACE[S]

1. TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Grasset, 1989.  
2. TAGUIEFF, Pierre-André, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Paris, Grasset, 1988.

4. Qui, soit dit en passant, jongle successivement avec des concepts aussi flous que « culture », « civilisation » ou « nation ». Remarquons que sa préférence va souvent à « culture ».

5. LEVI-STRAUSS, Claude, *Race et histoire*, Paris, Gallimard, coll. « folio plus ».

6. GOSSIAUX, Pol-Pierre, « Anthropologie » in GOSSIAUX, Pol-Pierre et alii, *L'homme en*



# 1. Un contexte idéologique favorable : le scientisme

Tzvetan Todorov situe donc la naissance du racialisme dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et, en effet, la période charnière entre le siècle dit « des Lumières » et le XIXe siècle verra un véritable bouleversement intervenir dans le monde intellectuel avec la prise de conscience de l'impossibilité de concilier science et tradition biblique. Cette opposition de plus en plus marquée entre courants religieux et scientifique est une caractéristique propre à ce début de XIXe siècle qui, dans l'élan d'idées nouvelles issues de la Révolution française, tend à s'affranchir de plus en plus du carcan judéo-chrétien qui pesait depuis des siècles sur la pensée occidentale.

Les scientifiques tendent alors à prendre leurs distances par rapport à un dogme biblique qui n'offre plus depuis longtemps toutes les garanties d'appréhension d'un savoir qui évolue sans cesse. De nouvelles disciplines se créent progressivement et tentent d'apporter des réponses à des problèmes qui tourmentent les esprits de l'époque. Mais avec les démarches scientifiques évoluent également les méthodes. En réalité, c'est la manière d'appréhender le monde lui-même qui se voit révolutionnée : le scientisme, déjà amorcé par les Lumières, prend des dimensions considérables sous l'impulsion, notamment, du mouvement positiviste naissant.

## Déterminisme, classement et hiérarchie

Le scientisme constitue en fait un total renversement des valeurs qui prédominaient jusqu'alors. Sous l'Ancien Régime, la science fut fréquemment assujettie à des préceptes moraux, le plus souvent d'obédience religieuse. Les outrepasser pouvait conduire à des sanctions qui se révélaient parfois fatales. La mise sur le côté de l'Eglise se traduit dans le domaine scientifique par un retournement spectaculaire du rapport de forces : « Jadis, c'étaient aux doctrines d'autoriser l'observation de l'expérience ; maintenant, c'est cette observation qui va parer de son prestige les préceptes moraux, ou, au contraire, leur refuser toute validité ».

En d'autres termes, le scientisme suppose une soumission de l'éthique (et donc, indirectement, de la politique qui en découle) à la science, promue au rang de moyen unique d'approche du réel. Le bien se soumet donc sans conditions au vrai<sup>8</sup>. La recherche objective de *la vérité devient la motivation première de toute discipline scientifique qui dorénavant se devra d'établir des lois. Cette recherche ne peut s'effectuer que par le recours à des méthodes rigoureuses, quantitatives pour la plupart. Plus que la science, c'est la mesure qui est ainsi mise à l'honneur*<sup>9</sup>.

Outre la soumission de l'éthique à la science, le scientisme se fonde également sur le postulat d'un déterminisme intégral, indispensable si l'on cherche à atteindre *la vérité. Le moindre phénomène ne peut survenir sans une cause, une loi fondamentale qu'il s'agit d'éclairer. C'est le travail de la science : révéler les lois qui régissent le fonctionnement de l'univers. Les faits moraux ne sont aucunement séparés des faits physiques car ils obéissent aux mêmes causes, d'où cette prétention de la science de définir ce qui est bien ou mal, beau ou laid, supérieur ou inférieur*<sup>10</sup>. D'où également des confusions entre sciences de la nature et sciences de l'homme.

« Les déterministes se sont souvent servi du prestige de la science comme d'une connaissance objective, libre de toute influence sociale et politique. Ils se sont décrits eux-mêmes comme des propagateurs de la pure vérité et ont présenté leurs adversaires comme des idéologues à la sensiblerie déplacée et des utopistes prenant leurs désirs pour des réalités ».

Sur base de cette « pure vérité », des classements peuvent être opérés et des hiérarchies établies au nom d'une unique échelle de valeurs produite par la connaissance objective. En matière de racialisme, les chiffres issus de l'observation objective deviennent les nouveaux outils de savants soucieux d'isoler l'homme blanc du « jaune » et du « noir ». En fait, ils procurent surtout de l'eau au moulin d'un vieux débat anthropologique qui, au XIXe siècle, oppose les tenants de la pluralité originelle des races humaines (polygénistes) aux partisans de leur unicité

(monogénistes)<sup>12</sup>.

7. TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres*, op. cit., p. 164.

8. Cf. id., pp. 166-172.

9. <sup>9</sup> Ce qui donnera des disciplines comme la phrénologie, ou la crâniométrie de Paul Broca qui affirmait mesurer l'intelligence d'un individu par le poids et la taille de son cerveau. À ce sujet, nous consulterons GOULD, Stephen Jay, *La mal-mesure de l'homme*, nouv. éd. revue et augmentée, Paris, Editions Odile Jacob, 1997.

10. Remarquons que nous touchons ici un des fondements de toute théorie racialiste : la continuité entre physique et psychologique et surtout l'établissement d'une relation causale entre ces deux notions.

11. GOULD, Stephen Jay, *La mal-mesure de l'homme*, nouv. éd. revue et augmentée, Paris, Editions Odile Jacob, 1997, p.52

## Polygénistes vs monogénistes

Cette dispute est sans doute l'une des plus anciennes qui soient. On peut faire remonter la thèse polygéniste à l'Antiquité grecque, et même au-delà, à la pensée judaïque. Au XVIIe siècle, cette théorie fut souvent utilisée comme arme contre la Bible. Elle fut notamment défendue par Isaac de la Peyrère (1596-1676), un érudit huguenot proche du courant des « libertins » et protégé du prince de Condé. Selon lui, il fallait voir en Adam l'ancêtre des seuls Juifs et non de l'espèce humaine<sup>13</sup>. Plus tard, l'abbé Lenglet-Dufresnoy (1674-1755) radicalisera cette position. Ses conclusions l'amènèrent à affirmer « ... que le Déluge n'avait pas été universel [...] ; que les livres de Moïse ne concernaient que les Juifs seuls et qu'il fallait sans doute, postuler l'existence de plusieurs espèces humaines »<sup>14</sup>.

La Bastille fut le lot de ce « facétieux » abbé mais les idées demeurèrent. Reprise par Voltaire<sup>15</sup> qui, par son aura immense, lui conféra tous les attributs du sérieux ainsi qu'une indéniable popularité, la thèse polygéniste reçut de plusieurs anatomistes ses premières « cautions » scientifiques<sup>16</sup>. En France, elle fut définitivement popularisée par Julien-Joseph Virey, polygéniste convaincu et xénophobe notoire. Progressivement, deux camps scientifiques et philosophiques se sont formés, s'affrontant sur la question maintenant sécularisée de la genèse de l'humanité :

12. Sur l'opposition entre polygénisme et monogénisme, voir notamment GOSSIAUX, Pol-Pierre, « Anthropologie » in *L'homme en société*, Paris, PUF, 1995, pp.110-122, et POLIAKOV, Léon, *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Paris, Calmann-Lévy, 1971, pp.151-181. Sur le développement progressif du racialisme en France, nous consulterons TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres*, op. cit., pp.133-179.

13. Voir GOSSIAUX, Pol-Pierre, *L'homme et la nature. Genèses de l'anthropologie à l'âge classique*. Anthologie, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Bruxelles, De Boeck, 1995, p.62.

14. Id. , pp.72-73.

15. La mention de Voltaire dans un travail consacré au racisme n'est pas innocente. Celui que l'on présente encore aujourd'hui comme le grand penseur de la tolérance était également un des plus fervents adeptes des thèses polygénistes et racistes, et ne fut pas pour rien dans leur propagation. « Pour l'historien, le paradoxe ou l'énigme présentés par Voltaire est qu'il demeure dans la mémoire des hommes le prince des apôtres de la tolérance, en dépit d'un impitoyable exclusivisme qu'on ne saurait qualifier autrement que de raciste, et dont ses écrits témoignent autant que sa vie », POLIAKOV, Léon, *Le mythe aryen*, op. cit., p.174. Dans son *Histoire de l'antisémitisme*, Léon Poliakov va plus loin, qualifiant Voltaire de « grand prophète de l'antisémitisme anticlérical moderne ». *Histoire de l'antisémitisme. 2 : L'âge de la science*, Paris, Seuil, coll. Points, 1991, p.20.

16. Parmi ces anatomistes, citons, entre autres, l'Allemand Johann Friedrich MECKEL (1714-1774) ou le Hollandais Petrus CAMPER (1722-1789), adepte de crâniométrie. Ajoutons également quelques philosophes parmi lesquels, outre Voltaire, nous pouvons citer l'Allemand Christoph MEINERS (1745-1810) qui voyait l'humanité divisée en une souche blanche et belle et une autre brune et laide. Sur Meiners, cf. GOSSIAUX, Pol-Pierre, « Anthropologie » in *L'homme en société*, Paris, PUF, 1995, pp.108-109.

« Certains observateurs ont cru pouvoir réduire l'affrontement entre polygénistes et monogénistes qui devait traverser tout le XIXe siècle, et au-delà, à un simple combat opposant la « vieille école », accrochée aux dogmes poussiéreux de la Bible, à d'impavides esprits qui n'auraient plus hésité à sacrifier aux impératifs de la science nouvelle, les mythes vieilliss de l'Église. [...] L'enjeu réel du débat n'était [...] pas Dieu, mais le problème têtue de la spécificité de l'homme face à l'animal »<sup>17</sup>.



De fait, la plupart des polygénistes du XIXe siècle ne soutenaient plus la thèse de la pluralité des races que pour mieux rejeter dans le règne animal celles qu'ils considéraient comme inférieures ou du moins pour creuser un écart suffisant entre la race blanche supérieure et les autres. Mais très vite, la classification « classique » en trois grandes races : blanche, jaune, noire (réminiscence biblique des trois fils de Noé : Japhet, Sem et Cham) ne satisferont plus les besoins de classement de scientifiques toujours plus rigoureux. Ainsi, de nouvelles disciplines, comme la linguistique, viendront fournir les matériaux permettant de nouvelles subdivisions, de nouvelles hiérarchisations, y compris au sein de la race blanche dite « supérieure » :

« Le racisme ne s'est pas contenté de décréter la « supériorité » du blanc sur les groupes humains de couleur [...]. Il a encore jugé bon d'établir des hiérarchies biologiques et psychiques au sein de la race blanche elle-même, tentant ainsi de justifier de nouvelles prérogatives de conquête, de domination et d'exploitation en faveur d'une caste plus exclusive encore »<sup>18</sup>.

17. GOSSIAUX, Pol-Pierre, « Anthropologie », loc. cit., pp.116-117.

La subdivision au sein de la « race blanche » aura pour conséquence principale une mise en opposition de deux groupes humains présumés adversaires : l'aryen et le sémite.

## 2. L'opposition Aryen / Sémite ou le racialisme ultime

Nous l'avons vu, c'est au XVIIIe siècle que l'on observa un nombre sans cesse grandissant de tentatives d'exploration au-delà des horizons étroits de la pensée judéo-chrétienne. Les regards se tournèrent vers le lointain et mystérieux Orient, à la recherche d'une nouvelle origine du genre humain qui satisferait davantage les esprits de l'époque que celle proposée par la Bible. Bientôt, une véritable « indomanie » se développa dans les milieux intellectuels européens<sup>19</sup>. Jusqu'alors, que ce soit pour l'origine de l'humanité ou pour celle du langage, deux questions pressantes à l'époque, ainsi qu'inextricablement liées, l'Eglise faisait autorité en attribuant au couple primordial le statut de premiers ancêtres, et à l'hébreu celui de langue mère. L'engouement pour l'Orient et, surtout, la découverte du sanscrit et de ses structures grammaticales ébranlèrent considérablement les certitudes dogmatiques issues du Saint Livre, tout en donnant un formidable coup d'accélérateur au développement de ce que l'on nommera la grammaire comparée, ainsi qu'à la constitution de familles de langues :

« Dans les dernières années du XVIIIe siècle et la première moitié du siècle suivant, les sciences de l'humain adoptent de nouveaux instruments conceptuels empruntés notamment à la botanique, la biologie, la géologie et la paléontologie. La mode est alors aussi au sanscrit, qui a fait plus que bousculer l'ancien privilège de l'hébreu. Dans les salons et les académies de France, d'Angleterre et d'Allemagne, les conversations à propos de l'idiome védique contribuent à accélérer la mise en place de l'étude comparée des langues en légitimant l'éclosion de l'hypothèse indo-européenne »<sup>20</sup>.

## Linguistique et anthropologie

Jeune discipline, la linguistique s'éleva rapidement au rang de science de l'humain par excellence voire à celui de science-pilote pour d'autres disciplines, notamment l'anthropologie<sup>21</sup>. L'histoire du nom de William Jones<sup>22</sup> comme ayant été le premier à proclamer, en 1786, la parenté existant notamment entre le sanscrit, le grec et le latin. Mais ce n'est qu'en 1816, avec les travaux de Franz Bopp<sup>23</sup>, que l'existence d'une famille indo-européenne fut scientifiquement attestée. Cette découverte eut pour conséquence de se voir interprétée en termes anthropologiques, par le biais d'une confusion entre parenté de langue et parenté de race. Cette confusion s'explique notamment par le fait que les linguistes de l'époque considéraient les langues comme des organismes vivants dont ils pouvaient étudier l'évolution en se référant à des outils conceptuels empruntés aux sciences naturelles. La langue faisait donc intégralement partie de l'anatomie humaine.

18. COMAS, Juan, « Les mythes raciaux » in *Le racisme devant la science*, Paris, UNESCO, 1960, pp.40-41.

19. Cf. POLIAKOV, Léon, *Le mythe aryen*, op. cit., pp.183-186.

20. OLENDER, Maurice, *Les langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1997, p.20.

21. Sur les rapports étroits qu'entretenaient à cette époque linguistique et anthropologie, nous consulterons notamment : POLIAKOV, Léon, *Le mythe aryen*, op. cit., pp.183-217 et pp. 263-269, ainsi que OLENDER, Maurice, *Les langues du Paradis*, op. cit. Voir également AUROUX, Sylvain, « Linguistique et anthropologie en France (1600-1900) » in *Histoire de l'anthropologie XVI-XIX siècles, Textes réunis et présentés par Britta RUPP-EISENREICH*, Paris, Klincksieck, 1984, pp. 291-318.

22. William JONES (1746-1794), poète et juriste anglais. Nommé juge suprême au Bengale, il se mit à l'étude du sanscrit et découvrit sa parenté avec le latin et le grec.

23. Franz BOPP (1791-1867), linguiste allemand. Considéré comme le fondateur de la grammaire comparée, il démontra la parenté structurale des langues indo-européennes. Il obtint la chaire de sanscrit de l'Université de Berlin en 1821.



Quoi qu'il en soit, l'Europe venait de se découvrir une nouvelle origine, un « *nouvel Adam*<sup>24</sup> » provenant d'une région de l'Inde (entre l'Indus et le Gange) et dont la descendance se serait progressivement répandue vers l'Occident. Le mythe aryen était né :

« Le bouleversement provoqué par la reconnaissance du fait linguistique indo-européen dépasse rapidement les limites de la philologie comparée. Ce sont toutes les sciences de l'humanité, de l'histoire à la mythologie en passant bientôt par la raciologie, qui sont touchées par la révélation indo-européenne également dénommée aryenne<sup>25</sup>. »

*Face aux peuples caractérisés par les langues indo-européennes, d'aucuns opposèrent rapidement un autre groupe d'hommes dont les idiomes appartenaient à la famille dite sémitique : groupes de langues opposés, et donc, selon la confusion exposée plus haut, peuples opposés. Bien vite, la dichotomie Aryen / Sémite vit le jour, chacun d'eux se voyant attribuer en propre des qualités, souvent divergentes :*

« À la multitude des idiomes indo-européens correspondent des peuples caractérisés par leurs talents migrants. Grands conquérants, leur diaspora va de l'Inde aux extrémités occidentales de l'Europe. Quant aux Sémites, restés sur place, on les voit rivés à leurs langues, leurs cultures et leurs religions. Immobiles dans le temps et dans l'espace, ils ne participent pas, ou peu, aux progrès de l'histoire universelle telle que le XIX<sup>e</sup> siècle la décrit. Face à la dynamique polythéiste des Aryens, on pose la stagnation monothéiste des Sémites<sup>26</sup>. »

Forgés par les linguistes, ces concepts nouveaux, véritables « fiction techniques<sup>27</sup> », échappèrent à leurs créateurs pour être récupérés par d'autres disciplines. Ainsi assiste-t-on notamment à « … l'annexion d'une science vraie et féconde, la linguistique, par une science délirante, l'« anthropologie raciale », et, ensuite et surtout, l'influence des passions politiques sur le cours pris par les égarements anthropologiques<sup>28</sup>. » Si bien qu'en 1859, année de la fondation de la *Société d'Anthropologie de Paris*, « … la bipartition entre Aryens et Sémites était ainsi acceptée d'une manière quasi dogmatique par l'ensemble des chercheurs<sup>29</sup>. »

## Langue et race

Dans l'interminable cortège d'écrits, de traités ou d'exposés sur les races, cortège qui s'étend tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, et même au-delà, il n'est sans doute pas d'œuvre plus ambiguë que celle du philologue Ernest Renan (1823-1892). Encore aujourd'hui, il est difficile de choisir entre l'élever parmi les grands noms de la littérature et de la philosophie françaises, ou, au contraire, l'abandonner aux gémonies de l'Histoire, au milieu des apologistes de l'aryanisme, de l'antisémitisme et des ennemis farouches de la démocratie, comme n'hésite pas à le faire Zeev Sternhell :

« Renan n'embrassera jamais l'héritage des Lumières et de la Révolution. Sa philosophie de l'histoire restera pour les révoltés du tournant du siècle une source d'inspiration [...]. La dette de l'antisémitisme français envers Renan est indiscutable : il est difficile d'imaginer le succès de Drumont ainsi que sa postérité, jusqu'aux lois raciales de 1940, sans la respectabilité qu'avait acquise, grâce à Renan, l'idée de l'infériorité des Sémites<sup>30</sup>. »

Il est vrai que l'œuvre de cet ancien séminariste breton, auteur du célèbre et controversé *La vie de Jésus, et qui consacra une grande partie de son œuvre (et de sa vie) à la philologie et l'histoire sémitiques, il est vrai que cette oeuvre se prête volontiers aux interprétations les plus diverses selon ce que le lecteur cherche à y trouver, mais aussi selon les différentes périodes de la vie de son auteur.*

« C'est que son œuvre est multiple et que chacun peut y trouver tour à tour des arguments en faveur de ses propres thèses. En dehors du Renan que célèbre à grands fastes la République se lève un conservateur partisan de l'ordre qui ne prend guère de gants pour dire tout le mal qu'il pense de la démocratie et se gausser du personnel politique républicain, à la grande joie des adversaires nationalistes de Marianne qui, jusqu'à Vichy, lui en sont reconnaissants. Par ailleurs, on discerne aussi aisément un Renan aux conceptions par trop fluctuantes dès lors qu'il utilise la notion de race<sup>31</sup>. »

<sup>[</sup>24. L'expression est de Léon POLIAKOV, *Le mythe aryen*, *op. cit.*, p.183.

<sup>[</sup>25. OLENDER, Maurice, *Les langues du Paradis*, *op. cit.*, p.22.

<sup>[</sup>26. *Id.*, p. 28.

<sup>[</sup>27. *Id.*, p. 26.

<sup>[</sup>28. POLIAKOV, Léon, *Le mythe aryen*, *op. cit.*, p. 195.

<sup>[</sup>29. *Id.*, p. 264.

<sup>[</sup>30. STERNHELL, Zeev, *La droite révolutionnaire 1885-1914. Les origines françaises du fascisme*, Paris, Gallimard, coll. Folio / Histoire, p.XXVII.

<sup>[</sup>31. BIRNBAUM, Pierre, «*La France aux Français*». *Histoire des haines nationalistes*, Paris, Seuil, 1993, pp.136-137.

Or, c'est précisément cette notion qui pose problème car, avec Renan, la confusion entre langue et race est définitivement consommée en un concept obscur de « race linguistique » au sein duquel se confondent des conceptions religieuses, philosophiques et physiologiques ; le tout enrobé d'un scientisme triomphant.

« La « race linguistique » est le tourniquet qui lui permet de faire communiquer la « race » et la langue. Loin d'évacuer le concept de « race », l'œuvre de Renan permet qu'il prenne un nouveau départ, puisque c'est avec lui (et quelques-uns de ses contemporains) qu'« aryen » et « sémite » cesseront d'être des termes servant à désigner des familles de langues, pour s'appliquer aux «  races », c'est-à-dire aux êtres humains<sup>32</sup>. »

<sup>[</sup>32. TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres*, *op. cit.*, p. 200.

Dans un premier temps, Renan divise l'espèce humaine en trois grandes races ; conception classique à l'époque (« racialisme vulgaire », dirait Todorov<sup>33</sup>). Mais à cette première distinction vient se greffer une subdivision supplémentaire au sein de la seule race blanche. Les races aryenne et sémitique qui en découlent deviennent, aux yeux de Renan, les deux races supérieures de l'humanité, dominant l'ensemble des autres peuples :

« Partout, en effet, les Ariens et les Sémites trouvent sur leurs pas, en venant s'établir dans un pays, des races à demi sauvages qu'ils exterminent, et qui survivent dans les mythes des peuples plus civilisés sous forme de races gigantesques ou magiques nées de la terre, souvent sous forme d'animaux<sup>34</sup>. »

Mais Renan ne s'arrête pas là et postule également, par l'étude de leurs langues respectives, une supériorité intrinsèque de l'Aryen sur le Sémite. Car, comme il l'écrivait en 1858 :

« C'est en effet dans la diversité des races qu'il faut chercher les causes les plus efficaces de la diversité des idiomes. L'esprit de chaque peuple et sa langue sont dans la plus étroite connexité : l'esprit fait sa langue, et la langue à son tour sert de formule et de limite à l'esprit. La race religieuse et sensitive des peuples sémitiques ne se peint-elle pas trait pour trait dans ces langues toutes physiques, auxquelles l'abstraction est inconnue et la métaphysique impossible<sup>35</sup>. »

## Supériorité de l'Aryen, infériorité du Sémite

En février 1862, Renan est nommé professeur au Collège de France. Dans son discours d'ouverture intitulé *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation, il entend établir un aperçu général du cours qu'il aura désormais l'honneur de donner : l'étude des langues hébraïque, chaldaïque et syriaque ainsi que leur littérature*<sup>36</sup>. Pour ce faire, il annonce dans un premier temps vouloir dresser le portrait, le caractère général des peuples dont il étudiera les idiomes et les lettres, et la part qu'ils fournirent à la civilisation humaine. Mais rapidement, le portrait devient une description comparée de « … la part de chacune des deux grandes races qui, par leur action combinée et le plus souvent par leur antagonisme, ont amené l'état du monde dont nous sommes les derniers aboutissants<sup>37</sup>. » Plus qu'une opposition, c'est donc un antagonisme qui sépare ces « deux grandes races ». Et ce discours prononcé au Collège de France n'est qu'un résumé (une compilation, serions-nous tenté de dire) des divers jugements que Renan avait déjà porté sur l'esprit sémitique dans ses ouvrages précédents.

Ainsi, dans son *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques, pouvait-on lire notamment :*

<sup>[</sup>33. Cf. *Idem*, pp. 152-162.

<sup>[</sup>34. RENAN, Ernest, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques, seconde édition revue et augmentée*, Paris, Michel Lévy frères, 1858, p. 490.

<sup>[</sup>35. *Id.*, p. 190.

<sup>[</sup>36. Quatre jours à peine après ce discours, le cours de Renan sera suspendu par décret impérial, le professeur ayant osé ôter à Jésus sa dimension divine en le comparant à un « homme incomparable ». À ce sujet, voir BIRNBAUM, Pierre, « La France aux Français », *op. cit.*, p. 117 et suiv.

<sup>[</sup>37. RENAN, Ernest, *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation. Discours d'ouverture du cours de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Michel Lévy frères, 1862, p. 13.

<sup>[</sup>38. RENAN, Ernest, *Histoire générale et système comparé…*, *op. cit.*, pp. 4-5.

« *Je suis donc le premier à reconnaître que la race sémitique, comparée à la race indo-européenne, représente réellement une combinaison inférieure de la nature humaine. Elle n'a ni cette hauteur de spiritualisme que l'Inde et la Germanie seules ont connue, ni ce sentiment de la mesure et de la parfaite beauté que la Grèce a légué aux nations néo-latines, ni cette sensibilité délicate et profonde qui est le trait dominant des peuples celtiques*<sup>38</sup>. »

Plus loin, il radicalise encore son propos, usant d'expressions qu'un pamphlétaire n'aurait sans doute pas dédaignées. Sous la plume de cette autorité scientifique reconnue, la race sémitique est décrite, du point de vue spirituel (c'est l'esprit que Renan explore par le biais du langage et non le corps), comme une race incomplète, inférieure et stérile :

« En toute chose, on le voit, la race sémitique nous apparaît comme une race incomplète par sa simplicité même. Elle est, si j'ose le dire, à la famille indo-européenne ce que la grisaille est à la peinture, ce que le plain-chant est à la musique moderne ; elle manque de cette variété, de cette largeur, de cette surabondance de vie qui est la condition de la perfectibilité. Semblables à ces natures peu fécondes qui, après une gracieuse enfance, n'arrivent qu'à une médiocre virilité, les nations sémitiques ont eu leur complet épanouissement à leur premier âge, et n'ont plus de rôle à leur âge mûr<sup>39</sup>. »

Le fait qu'un antisémite hystérique tel qu'Édouard Drumont ait pu applaudir et encenser ces lignes n'est en rien surprenant. Les mots utilisés frappent par leur dureté et leur intransigeance. Il faut toutefois mettre au crédit de Renan le fait qu'il avertit au préalable son lecteur sur ce qu'il est convenu d'appeler la « race sémitique ». Selon lui, les caractéristiques propres à cette dernière qui sont énumérées au sein de son œuvre ne peuvent se rapporter qu'à ce qu'il nomme les « Sémites purs », à savoir les Tétrachites, les Arabes et les Araméens. Malheureusement, ce genre de précaution ne suffit pas en des temps d'antisémitisme et d'aryanisme naissants. L'amalgame facile entre les Sémites et les seuls Juifs se développera rapidement, aidé en cela par les zones d'obscurité ou de flou que pouvait laisser un auteur comme Renan lorsqu'il employait le terme « race » et ce, dans un domaine où les mots revêtent une importance capitale.

« (…) Renan et tant d'autres dans l'Europe savante du siècle dernier [le XIX<sup>e</sup> siècle] appliquent à ceux qu'ils nomment Aryens – ou Indo-Germains ou Indo-Européens – les qualités spécifiques dont ils créditent les Grecs. Quant à la position toute négative de l'« antisémitisme », elle est essentiellement dirigée contre ceux que l'on identifie aux descendants des seuls Hébreux, les juifs, et non à l'ensemble des usagers des langues sémitiques<sup>40</sup>. »

Si Renan ne participa pas activement à la haine anti-juive qui secouera la France à partir des années 1870, il y contribua néanmoins indirectement par ses théories et surtout par sa confusion. Cette dernière s'applique aussi bien lorsqu'il est question de « race » que lorsqu'il décrit les « Sémites », description rapidement appliquée par le *vulgum pecus aux seuls Juifs. Le revirement qu'il opérera à la fin de sa vie et les avertissements qu'il lancera à l'encontre d'une possible interprétation politique de théories dites « scientifiques » seront sans doute plus courageux qu'utiles*<sup>41</sup>. Ainsi, concernant la race se sentira-t-il obligé de préciser :

<sup>[</sup>39. *Id.*, p. 17.

<sup>[</sup>40. OLENDER, Maurice, *Les langues du Paradis*, *op. cit.*, pp. 28-29.

<sup>[</sup>41. Sur le revirement de Renan, nous consulterons « Qu'est-ce qu'une nation ? » in *Discours et conférences*, 6<sup>e</sup> éd., Paris, Calmann Lévy, s. d., pp.277-310. Voir également « Le judaïsme comme race et comme religion » in *Idem*, pp. 341-374.

« L'étude de la race est capitale pour le savant qui s'occupe de l'histoire de l'humanité. Elle n'a pas d'application en politique. […] Le fait de la race, capital à l'origine, va donc toujours perdant de son importance. L'histoire humaine diffère essentiellement de la zoologie. La race n'y est pas tout, comme chez les rongeurs ou les félins, et on n'a pas le droit d'aller par le monde tâter le crâne des gens, puis les prendre à la gorge en disant : «Tu es de notre sang; tu nous appartiens!»<sup>42</sup> »

Malheureusement, le mal était fait et les apologistes d'une race aryenne triomphante et supérieure à une race sémitique, donc juive, n'auront pas de scrupules à se servir d'arguments dans les premières œuvres de Renan et à rester sourds à ses avertissements et ses protestations ultérieurs. Certains, comme Édouard Drumont ou Jules Soury (qui le considéra pendant longtemps comme son maître)<sup>43</sup>, n'hésitèrent pas à le qualifier de traître à la patrie, de vendu au grand complot juif, d'âme damnée des Rothschild.

Encore aujourd'hui, Renan reste, aux yeux de beaucoup et sans doute à juste titre, considéré comme le plus grand propagateur de l'idée aryenne, en France et au-delà.

## 3. Le racialisme comme programme politique : eugénisme et lutte des races

Jusqu'au milieu du XIXe siècle, la polémique autour de la question des races agitait essentiellement les milieux scientifiques et intellectuels. Les débats portaient essentiellement sur des questions de méthodologie, de mesures et sur la manière la plus juste de classer les différentes races qui, personne n'en doutait, composaient l'espèce humaine. Nous pourrions qualifier cette période de « racialisme scientifique » ou « savant ».

La seconde moitié du XIXe siècle verra ces théories se vulgariser progressivement auprès d'un public de plus en plus large. Cette vulgarisation s'opéra malheureusement dans un contexte de grande popularisation des thèses darwiniennes sur l'évolution, mais aussi de colonisation et d'antisémitisme naissant, ce qui expliquera leur grand idées racialistes auprès du public.

Parmi les auteurs français qui contribuèrent le plus à la diffusion de l'idée d'une humanité composée de races inégales entre elles et à l'émergence de la figure de l'Aryen, nous pouvons citer les œuvres de Joseph Arthur de Gobineau (1816-1882) et de Georges Vacher de Lapouge (1854-1936).

### Gobineau : races inégales et fin de la civilisation

C'est entre 1853 et 1855 que le comte Joseph Arthur de Gobineau rédigea les quatre volumes qui allaient former son fameux *Essai sur l'inégalité des Races humaines*. Plus littéraire et fantasmatique que réellement scientifique, l'ouvrage de cet ancien diplomate français fait de la race et de la pureté du sang les véritables moteurs de l'aventure humaine. Son œuvre consiste donc en une sorte de relecture hégélienne de l'Histoire où la race se substituerait à l'Esprit. Ainsi, comme le dit Stephen Jay Gould :

« *On peut aisément résumer la thèse fondamentale de Gobineau : le destin des civilisations est largement déterminé par la composition raciale, leur déclin et leur chute étant généralement attribuables à l'altération des races pures par le métissage. […] Les races blanches (et surtout les sous-groupes supérieurs des Aryens) pourraient garder leur position dominante, espérait Gobineau, à la seule condition qu'elles se gardent de trop se méttisser avec les races intellectuellement et moralement inférieures, les Jaunes et les Noirs […]*<sup>44</sup>. »

Placée en haut de la hiérarchie, la race blanche est la race des conquérants. Mais son expansion progressive sur la surface du globe eut pour conséquence l'altération de son sang par le mélange avec les races et « sous-groupes » inférieurs, et donc sa dégénérescence. Au sein de cette race, les Aryens constituent le sous-groupe le plus pur ; ils résistent dans un premier temps avant de s'engager dans une expansion qui leur sera également fatale. Les derniers Aryens purs sont assimilés par Gobineau aux Germains qui envahirent la Gaule<sup>45</sup>.

La conception que Gobineau a de l'histoire est teintée d'un romantisme pessimiste qui lui fait voir la race supérieure de l'humanité, Aryens en tête, se répandre sur la Terre et, par des mélanges successifs, perdre inexorablement la pureté de son sang. L'unité induite par cette mixité vers laquelle tend l'espèce humaine (et le nivellement par le bas que cela implique) comporte, aux yeux de cet aristocrate, comme des reflets d'Apocalypse

« *Les nations, non, les troupeaux humains, accablés sous une morne somnolence, vivront dès lors engourdis dans leur nullité, comme les buffles ruminants dans les flaques stagnantes des marais Pontins. […] Cet état misérable ne sera pas de longue durée non plus ; car un effet latéral des mélanges indéfinis, c'est de réduire les populations à des chiffres de plus en plus minimes*<sup>46</sup>. »

<sup>[1]</sup> 42. RENAN, Ernest, « Qu'est-ce qu'une nation ? » in Discours et conférences, op. cit., pp. 296-297.

<sup>[2]</sup> 43. Jules SOURY (1842-1915), philosophe français. En disciple de Renan, il étudia l'histoire religieuse, puis se tourna vers la physiologie du système nerveux. Son œuvre développe un racisme dont les conceptions biologiques annoncent les théories de Georges Vacher de Lapouge (que nous verons ci-après).

<sup>[3]</sup> 44. GOULD Stephen Jay, La mal-mesure de l'homme, op. cit. , p. 394. La littérature sur Gobineau est très abondante. Ainsi, sur l'œuvre de ce diplomate, nous consulterons, entre autres, TODOROV, Tzvetan, Nous et les autres, op. cit. , pp. 173-194 ; POLIAKOV, Léon, Le mythe aryen, op. cit. , pp. 239-244 ; TAGUIEFF, Pierre-André, Les fins de l'antiracisme, op. cit. , pp. 147-154 ; BOISSEL, Jean, Gobineau polémiste, s. l. , Jean-Jacques Pauvert, 1967 ; CHARLES, Pierre, S. J. , « Les antécédents de l'idéologie raciste » in Racisme et catholicisme, Paris – Tournai, Casterman, 1939, pp. 19-40.

<sup>[4]</sup> 46. GOBINEAU, Joseph Arthur (comte de), Essai sur l'inégalité des Races humaines, vol. 2, Paris, Firmin-Didot et Cie, 1940, p. 361.

<sup>[5]</sup> 45. Précisons toutefois que Gobineau n'assimile pas le « Germain » à l'« Allemand » et préfère voir dans l'« Anglais » le type le mieux conservé de ces derniers « Aryens ». Cette assimilation « alémannique » sera surtout le fait du mouvement pangermaniste, et notamment de Houston Stewart Chamberlain qui aura une grande influence sur le nazisme et sur Hitler. Sur l'influence de Gobineau sur Chamberlain, nous consulterons SEILLIERE, Ernest, Houston Stewart Chamberlain, Paris, La Renaissance du livre, 1917, pp. 48-70.

Et de conclure, fataliste :

« *La prévision attristante, ce n'est pas la mort, c'est la certitude de n'y arriver que dégradés ; et peut-être même cette honte réservée à nos descendants nous pourrait-elle laisser insensibles, si nous n'éprouvions, par une secrète horreur, que les mains rapaces de la destinée sont déjà posées sur nous*<sup>47</sup>. »

Comme beaucoup d'autres auteurs de la même époque, l'affirmation selon laquelle l'existence des races ne fait aucun doute procède d'un désenchantement quant à leur foi et au récit de la Bible. Gobineau n'échappe pas à cet écartèlement, ce qui peut expliquer le ton apocalyptique de son œuvre. Considérant le texte de la *Genèse comme l'argument par excellence des monogénistes (partisans d'une seule espèce humaine indivisible), il cherche à s'en défaire tout en ménageant sa foi en Dieu et les Saintes Ecritures* :

« *Si le texte est positif, péremptoire, clair, incontestable, il faut baisser la tête : les plus grands doutes doivent céder, la raison n'a qu'à se déclarer imparfaite et vaincue, l'origine de l'humanité est une, et tout ce qui semble démontrer le contraire n'est qu'une apparence à laquelle on ne doit pas s'arrêter. Car mieux vaut laisser l'obscurité s'épaissir sur un point d'érudition que de se hasarder contre une autorité pareille. Mais si la Bible n'est pas explicite ? Si les livres saints, consacrés à tout autre chose qu'à l'éclaircissement de questions ethniques, ont été mal compris, et que, sans leur faire violence, on puisse en extraire un autre sens, alors je n'hésiterai pas à passer outre*<sup>48</sup>. »

Toujours respectueux, et soucieux de ménager la chèvre et le chou, Gobineau ose ensuite une explication. Celle-ci commence par l'affirmation de la paternité incontestable d'Adam quant à la race blanche :

« *Ceci posé, rien ne prouve que, dans la pensée des premiers rédacteurs des généalogies adamites, les créatures qui n'appartenaient pas à la race blanche aient passé pour faire partie de l'espèce. […] Sans doute, les traducteurs, les commentateurs, en affirmant qu'Adam a été l'auteur de tout ce qui porte le nom d'homme, ont fait entrer dans les familles de ses fils l'ensemble des peuples venus depuis*<sup>49</sup>. »

Méfiance, donc, à l'égard de la Bible. Mais cette méfiance enfème Gobineau dans un dilemme qui le laisse dans une position très instable et l'obligation de trancher entre ses convictions polygénistes et sa foi envers un dogme prônant plutôt l'unicité primordiale.

Et, plutôt que de trancher, Gobineau, diplomate de carrière, s'engage dans la conciliation, ce qui dut certainement avoir une influence sur l'idée qu'il se faisait des races. Là où nombre de polygénistes parlaient de « races » comme autant de variétés différentes d'« espèces » humaines, Gobineau parle de *différentes races d'une même espèce humaine, reprenant ainsi l'ancienne approche d'Emmanuel Kant*<sup>50</sup>. Seule différence, mais de taille : les races de Gobineau sont des « … races primitives, originellement distinctes, et inégales, moralement et intellectuellement<sup>51</sup>. » L'espèce humaine est unique mais composée de races primitives qui sont comme autant de souches parfaitement distinctes et inégales entre elles :

<sup>[6]</sup> 47. Id. , p. 564.

<sup>[7]</sup> 48. Idem, vol. 1, p. 120.

<sup>[8]</sup> 49. Ibid.

<sup>[9]</sup> 50. Substituant le concept de « race » à celui de « variété » (présent chez Buffon), Emmanuel Kant (1724-1804) défendait la thèse d'une « espèce » humaine unique mais séparée en « races » dès sa création, et ce de par la volonté divine. Toutefois, ces races concourant toutes vers le même but, à savoir l'accomplissement de l'Être, il n'admit jamais la moindre hiérarchie entre elles. La « conception raciologique » d'un penseur tel que Kant ne fut évidemment pas sans conséquences, comme le fait remarquer Pol-Pierre Gossiaux : « … avec Kant un postulat appelé à peser sur le devenir de l'anthropologie se trouve clairement exprimé : soit que le principe de l'unicité de l'espèce humaine implique comme corollaire nécessaire l'existence et la réalité de races inaltérables (non plus de « variétés ). Dès lors, le concept de race va s'emparer de l'épistémè de l'anthropologie et recouvrir progressivement son territoire. » GOSSIAUX, Pol-Pierre, L'homme et la nature, op. cit., p. 355.

« *Il n'y a donc pas de véritable unité du genre humain, et Gobineau adhère de fait au polygénisme de Voltaire, même s'il se veut respectueux du dogme chrétien de la monogénèse : il est trop conscient de l'»*éternelle séparation des races»<sup>52</sup>. »

Comme le résume très bien Léon Poliakov : « En somme, on peut dire qu'il était monogéniste en théorie, et polygéniste en pratique<sup>53</sup>. »

### Georges Vacher de Lapouge : la lutte des races

L'œuvre de Georges Vacher de Lapouge peut être considérée comme la courroie de transmission entre la France nationaliste de la fin du XIXe siècle et la future Allemagne nazie. Elle reprend en grande partie les idées de Gobineau tout en y greffant la doctrine darwinienne de la sélection. En effet, la théorie de Charles Darwin suscita en son temps bon nombre de dérives et ce, dans diverses disciplines scientifiques. Ainsi vit-on notamment apparaître, dès 1862, le « darwinisme social » de Spencer<sup>54</sup>.

En réalité, le darwinisme va profondément marquer toute la pensée de la seconde moitié du XIXe siècle, et de nombreux phénomènes (qu'ils soient sociaux, historiques ou autres…) seront réinterprétés en termes biologiques<sup>55</sup>. De plus, la plupart des courants racistes verront dans la sélection naturelle la symbolique de la loi du plus fort :

« *La révolution darwinienne imprègne profondément l'atmosphère intellectuelle de la seconde moitié du siècle : elle nourrit des formes de nationalisme et d'impérialisme très diverses, mais qui se caractérisent toutes par leur brutalité et leur agressivité, leur culte de la vitalité, leur goût de la force et, cela va de soi, leur profonde aversion pour la démocratie*<sup>56</sup>. »

L'ensemble de ces éléments se retrouvent dans l'œuvre de Lapouge. Ancien procureur devenu professeur libre de droit à l'Université de Montpellier, il se consacre à l'étude de l'anthropologie et, en particulier, à la mesure des crânes. Ses ouvrages majeurs rassembleront les notes des cours qu'il professe à la fin des années 1880, sous l'intitulé « Cours libre de science politique ». Il baptisera sa doctrine « anthroposociologie », dans laquelle se mélangeront des notions issues de l'anthropométrie, de l'anthropologie, des sciences politiques, économiques, historiques, sociologiques et, plus étonnant peut-être, du socialisme. Cette doctrine nouvelle rejette la tradition de l'*arbitraire*, qui prévalait en France depuis Descartes, et prône des notions qu'elle juge plus « concrètes », comme la sélection ou l'hérédité des caractères raciaux :

« *L'arbitraire dans les choses humaines n'existe que pour l'imagination des mystiques, et la science politique darwinienne, l'anthroposociologie, s'efforce précisément de substituer des notions concrètes aux conceptions métaphysiques ou mystiques de la sociologie des philosophes*<sup>57</sup>.

L'idéal des Lumières a vécu et doit laisser la place à la science ; celle des chiffres et de la mesure. En prophète, Lapouge, semblant répondre aux vœux de Renan, annonce une ère de réalisme dur, où la rigueur scientifique prendra le pas sur les rêveries égalitaires d'un autre temps et accouchera d'une politique efficace et forte :

<sup>[10]</sup> 51. GOSSIAUX, Pol-Pierre, « Anthropologie », op. cit. , p. 119.

<sup>[11]</sup> 52. TODOROV, Tzvetan, Nous et les autres, op. cit. , p. 182.

<sup>[12]</sup> 53. POLIAKOV, Léon, Le mythe aryen, op. cit., p. 240.

<sup>[13]</sup> 54. Herbert SPENCER (1820-1903), philosophe anglais. Père du « darwinisme social », à savoir l'application de la théorie de la sélection naturelle à la structure sociale, ainsi qu'aux sciences humaines (sociologie, psychologie scientifique, anthropologie, etc.).

<sup>[14]</sup> 55. Cf. la relecture que Gobineau fit de l'Histoire en l'expliquant par la seule influence de la race. Signalons toutefois que l'Essai est légèrement antérieur au darwinisme que Gobineau, en outre, récusait.

<sup>[15]</sup> 56. STERNHELL, Zeev, La droite révolutionnaire française 1885-1914, op. cit., pp. 180-181.

<sup>[16]</sup> 57. VACHER DE LAPOUGE, Georges, L'Aryen, son rôle social. Cours libre de science politique professé à l'Université de Montpellier (1889-1890), Paris, Albert Fontemoing, 1899, p. 2.



« *En vain l'on pourra multiplier les chaires et les sophistes pour la défense des préjugés de l'autre siècle. Le passé est le passé, ce qui est mort est mort. La politique sentimentale idéaliste du christianisme a vécu. Aux fictions de Justice, d'Égalité, de Fraternité, la politique scientifique préfère la réalité des Forces, des Lois, des Races, de l'Evolution. Malheur aux peuples qui s'attarderont dans les rêves*<sup>58</sup> ! »

## Dolichocéphales vs Brachycéphales

Jusqu'à présent, nous avons vu que la subdivision généralement admise au sein de la race blanche était celle proposée par les philologues puis adaptée par les anthropologues à savoir, l'opposition entre l'Aryen et le Sémite. Cette dernière est remplacée chez Lapouge par une distinction portant sur les mesures céphaliques : le dolichocéphale s'oppose au brachycéphale.

L'indice céphalique est une mesure du crâne qui fut mise au point et popularisée par le médecin suédois Anders Retzius (1796-1860). Il s'agissait d'établir le rapport entre largeur et longueur maximales du crâne. On nommait *dolichocéphales* les crânes relativement longs (proportion de 0, 75 ou moins). Les crânes plus arrondis (proportion de 0, 8 ou plus), eux, étaient appelés *brachycéphales*<sup>59</sup>. Cette mesure connut rapidement un vif succès. Le monde scientifique en usa et en abusa, de sorte que de véritables théories de la civilisation étaient élaborées sur la seule base des chiffres recueillis. Le plus souvent, le dolichocéphale était considéré comme supérieur au malheureux brachycéphale, sorte de primitif à peine sorti de l'enfance. Mais le brachycéphale avait également ces adeptes, surtout en France. Paul Broca, notamment, s'éleva avec vigueur contre la théorie de la supériorité des « crânes longs ». Il faut dire que, comme bon nombre de Français, il était lui-même brachycéphale. . . En réalité, cette distinction se superposa rapidement à celle, maintenant bien connue, entre l'Aryen et le Sémite. La controverse portait essentiellement sur la forme du crâne de l'Aryen primitif. Evidemment, la plupart des intervenants, à l'instar de Broca, prêchaient le plus souvent pour leur propre indice céphalique et le débat se résuma vite en une dispute entre « Germain » (considérés comme dolichocéphales) et « Gaulois » (brachycéphales).

Pour Lapouge, la réponse ne fait aucun doute : parmi toutes les races en présence chez les peuples aryens primitifs, la seule qui a pu donner le type arien le plus pur est *Homo Europaeus*, c'est-à-dire le dolichocéphale blond (dolicho-blond). Ce dernier semble constituer une véritable espèce à part entière, les autres races (le brachycéphale et les races colorées) n'étant que le résultat de croisements. C'est donc à l'Aryen dolicho-blond, *Homo Europaeus* (auquel il associe l'Allemand et l'Anglais, comme descendants les plus représentatifs), que Lapouge va consacrer une monographie complète.

Ainsi, Dans *L'Aryen, son rôle social*, Lapouge donne une description de l'Aryen d'une précision qui frise le délire. En voici un échantillon :

« Europaeus a la face grande, haute, doublement convexe, [. . .]. Le nez, haut, étroit, saillant, est droit ou convexe, nettement busqué ou aquilin chez les adultes robustes. [. . .] L'oreille est assez grande, lobée, ourlée, appliquée. Le menton est saillant ainsi que l'arcade sourcillière. L'ensemble de la physionomie est énergique, et cette énergie calme se retrouve dans l'expression du regard. [. . .] Le torse est long, la taille fine, longue, cambrée. [. . .] Les membres sont longs, surtout les postérieurs, les attaches sont fines, les doigts longs, garnis d'ongles longs et le plus souvent tuilés. Le visage est vermeil, la peau du corps et des membres blanche, plus ou moins rosée ; [. . .]. Les poils de l'aisselle et du pubis, développés, sont blond roux ou gris de lin<sup>60</sup>. »

Soulignons qu'il ne s'agit, pour Lapouge, que de caractéristiques générales : ces points sont détaillés par la suite. Toutefois, il précise que deux éléments suffisent à repérer l'Aryen sans se tromper : « Les caractères vraiment propres, que ne possède à l'état pur aucune autre race, sont les cheveux blonds et les yeux bleus<sup>61</sup>. » D'autres descriptions se penchent plus particulièrement sur la psychologie et l'intelligence du dolichocéphale :

« L'appareil nerveux est plus puissant, plus résistant. D'autre part l'intelligence est plus souple. *Europaeus* n'éprouve pas de difficultés à rompre ses associations d'idées habituelles, cela est la cause ou l'effet de ses tendances vers quelque chose d'autre, de meilleur ou tout au moins de nouveau. La raison est froide et juste. Elle calcule tout, calcule bien, et aussi vite qu'il le faut, sans excès de hâte, et sans indécision. [. . .] Mais la qualité suprême de la race, celle qui la caractérise et la place au-dessus des autres, c'est sa volonté froide, précise, tenace, au-dessus de tous les obstacles<sup>62</sup>. »

<sup>[1]</sup> « En vain l'on pourra multiplier les chaires et les sophistes pour la défense des préjugés de l'autre siècle. Le passé est le passé, ce qui est mort est mort. La politique sentimentale idéaliste du christianisme a vécu. Aux fictions de Justice, d'Égalité, de Fraternité, la politique scientifique préfère la réalité des Forces, des Lois, des Races, de l'Evolution. Malheur aux peuples qui s'attarderont dans les rêves58 ! »

<sup>[2]</sup> Sur Retzius et l'indice céphalique, v. GOULD, Stephen Jay, La mal-mesure de l'homme, op. cit., pp. 133-135.

<sup>[3]</sup> VACHER DE LAPOUGE, Georges, L'Aryen..., op. cit., p. 26.

<sup>[4]</sup> Ibid.

<sup>[5]</sup> Ibid.

<sup>[6]</sup> Id., pp. 370-371.

Quant au brachycéphale, Lapouge considère que le type européen le plus courant est représenté par *Homo Alpinus*, qu'il définit brièvement comme suit :

« *H. Alpinus*, de taille moyenne, brun de peau, d'yeux et de cheveux, face courte mais sans excès de largeur, crâne à profils courbes, maximum de largeur sensiblement après le milieu, plan oblique sous l'obélion, occipital arrondi. Indice 85<sup>63</sup>. »

« Si le brachycéphale est intelligent, il accumule les idées plutôt qu'il n'en fabrique, c'est un appareil enregistreur ; s'il est pacifique, c'est parce qu'il manque de hardiesse, mais non de convoitise du bien d'autrui ; le lucre le tente, mais le danger lui donne à réfléchir, ce qui n'empêche pas les assassins d'être partout plus brachycéphales que la moyenne ; s'il est laborieux, il rend moins que le dolicho-blond, et un travail de moindre qualité ; s'il est économe, c'est parce qu'il ne sait point regagner l'argent, quand il l'a perdu ; son économie prouve seulement la conscience d'une impuissance relative à acquérir<sup>64</sup>. »

C'est cependant du point de vue psychologique que le brachycéphale étale au grand jour ses carences vis-à-vis de l'Aryen dolicho-blond :

« Si le brachycéphale est intelligent, il accumule les idées plutôt qu'il n'en fabrique, c'est un appareil enregistreur ; s'il est pacifique, c'est parce qu'il manque de hardiesse, mais non de convoitise du bien d'autrui ; le lucre le tente, mais le danger lui donne à réfléchir, ce qui n'empêche pas les assassins d'être partout plus brachycéphales que la moyenne ; s'il est laborieux, il rend moins que le dolicho-blond, et un travail de moindre qualité ; s'il est économe, c'est parce qu'il ne sait point regagner l'argent, quand il l'a perdu ; son économie prouve seulement la conscience d'une impuissance relative à acquérir<sup>64</sup>. »

Le dolichocéphale blond est donc intrinsèquement et incontestablement supérieur au pauvre brachycéphale noiraud et trapu. Cependant, dans la lutte pour la survie que mènent les différentes races, l'Aryen n'est tout de même pas sûr de l'emporter. Certes, la qualité semble plaider en sa faveur, mais la quantité est incontestablement du côté brachycéphale :

brachycéphales. [...] Cependant la médiocrité même du brachycéphale est une force. Ce neutre échappe à toutes les causes de destruction. Noiraud, courtaud, lourdaud, le brachycéphale règne aujourd'hui de l'Atlantique à la Mer Noire. Comme la mauvaise monnaie chasse l'autre, sa race a supplanté la race meilleure. Il est inerte, il est médiocre, mais se multiplie. Sa patience est au-dessus des épreuves ; il est sujet soumis, soldat passif, fonctionnaire obéissant. Il ne porte pas ombrage, il ne se révolte point. [...] Il n'est pas démontré que, dans les pays aryens, la lutte doive être, dans l'avenir, aussi défavorable pour lui que dans le passé<sup>65</sup>. »

« Si le brachycéphale est intelligent, il accumule les idées plutôt qu'il n'en fabrique, c'est un appareil enregistreur ; s'il est pacifique, c'est parce qu'il manque de hardiesse, mais non de convoitise du bien d'autrui ; le lucre le tente, mais le danger lui donne à réfléchir, ce qui n'empêche pas les assassins d'être partout plus brachycéphales que la moyenne ; s'il est laborieux, il rend moins que le dolicho-blond, et un travail de moindre qualité ; s'il est économe, c'est parce qu'il ne sait point regagner l'argent, quand il l'a perdu ; son économie prouve seulement la conscience d'une impuissance relative à acquérir<sup>64</sup>. »

Pour Lapouge, comme pour bien d'autres avant lui, c'est la race qui est le premier facteur de l'Histoire. Celle-ci se résume d'ailleurs en une vaste lutte entre « cerveaux longs » et « cerveaux courts », ainsi que d'autres races mineures telles que les Juifs, lutte pour la domination de l'une sur les autres. Et cette question de la domination, Lapouge la résume comme suit : « La question telle que je la comprends est donc surtout de savoir qui, des Anglais et des Américains ou des Juifs, possède le plus de chances dans la lutte pour l'existence<sup>66</sup>. » Les Français, eux, n'entrent pas en ligne de compte, ceux-ci étant « intéressés dans la question comme le lièvre dont on discute la sauce...<sup>67</sup> »

## Eugénisme et sélection

La lutte pour la domination est donc avant tout une lutte pour l'existence. En outre, la théorie darwinienne de la sélection naturelle n'implique pas nécessairement que ce soit l'élément dit « supérieur » qui survive. Cette notion de « supériorité » doit être relativisée.

« La cause qui détermine la survivance implique une supériorité, mais relative. Cette supériorité existe par rapport à la cause de destruction, mais la forme survivante peut être pour tout le reste inférieure. Supposez sur un bateau qui fait naufrage un poisson et un homme, mettons un académicien. L'académicien se noie, le poisson rentre dans son élément. C'est de la sélection, ce n'est pas du progrès<sup>68</sup>. »

« Si le brachycéphale est intelligent, il accumule les idées plutôt qu'il n'en fabrique, c'est un appareil enregistreur ; s'il est pacifique, c'est parce qu'il manque de hardiesse, mais non de convoitise du bien d'autrui ; le lucre le tente, mais le danger lui donne à réfléchir, ce qui n'empêche pas les assassins d'être partout plus brachycéphales que la moyenne ; s'il est laborieux, il rend moins que le dolicho-blond, et un travail de moindre qualité ; s'il est économe, c'est parce qu'il ne sait point regagner l'argent, quand il l'a perdu ; son économie prouve seulement la conscience d'une impuissance relative à acquérir<sup>64</sup>. »

Tel pourrait être le destin de l'Aryen si la lutte pour la domination, et donc la survie, ne devait être régie que par les seules lois de la sélection naturelle. Si *Homo Europaeus désire conserver sa position d'élite de l'humanité, son rôle consistera à sélectionner lui-même les éléments « supérieurs »*. C'est ce que Lapouge appelle le *sélectionnisme* : « *Le sélectionnisme, en tant que doctrine pratique, consiste à corriger les conséquences fâcheuses de la sélection naturelle, et à multiplier les types admis comme les plus beaux et les meilleurs*<sup>69</sup>. » Et Lapouge de se féliciter des mesures eugénistes prises aux États-Unis, pays arien par excellence<sup>70</sup>. Son espoir réside en l'application de telles mesures en Europe :

« En Europe, il commence à se fonder des associations sélectionnistes, et les idées pratiques se font jour dans le public. L'opinion commence à voir avec défaveur le mariage des héréditaires. Des médecins ont le courage de détourner certains clients du désir de laisser une postérité. On commence dans les milieux éclairés à tenir compte dans les mariages de certaines conditions de race, et surtout des aptitudes de famille<sup>71</sup>. »

« Si le brachycéphale est intelligent, il accumule les idées plutôt qu'il n'en fabrique, c'est un appareil enregistreur ; s'il est pacifique, c'est parce qu'il manque de hardiesse, mais non de convoitise du bien d'autrui ; le lucre le tente, mais le danger lui donne à réfléchir, ce qui n'empêche pas les assassins d'être partout plus brachycéphales que la moyenne ; s'il est laborieux, il rend moins que le dolicho-blond, et un travail de moindre qualité ; s'il est économe, c'est parce qu'il ne sait point regagner l'argent, quand il l'a perdu ; son économie prouve seulement la conscience d'une impuissance relative à acquérir<sup>64</sup>. »

La sélection est donc le salut, mais pas dans n'importe quelles conditions. Dans un « sursaut d'humanité », Lapouge se dit contre les mesures violentes de castration voire d'élimination. Selon lui, la stérilité provoquée par injection constitue le meilleur moyen car, tout en rendant les « inférieurs » inféconds, elle leur conserve l'aptitude au coït : « C'est l'opération de choix quand on ne veut pas empêcher le coït lui-même. Ce procédé me paraît le plus élégant pour la suppression de la postérité des dégénérés<sup>72</sup>. »

<sup>[7]</sup> Dès le milieu du XIXe siècle, et sous l'impulsion de personnalités comme le naturaliste suisse Louis Agassiz (1807-1873) ou l'Américain Samuel George Morton, les thèses polygénistes connurent un immense succès aux États-Unis, aidées sans doute en cela par la situation multiraciale que constituait l'esclavagisme. Hantés par la perspective du métissage (qu'Agassiz considérait comme un péché aussi grave et répugnant que l'inceste), les scientifiques américains prônèrent rapidement des mesures de séparation raciale, bien vite transformées en lois. La pureté blanche devait demeurer. Ces lois furent elles-mêmes promptement élargies aux éléments considérés comme inférieurs : handicapés, épileptiques, fous, débiles... La stérilisation fut le plus souvent employée (sans parler des tests de QI utilisés pour sélectionner les immigrés « aptes à l'intégration »). La stérilisation continua à être appliquée dans l'État de Virginie jusque dans les années 1970. Cf. GOULD, Stephen Jay, La mal-mesure de l'homme, op. cit.

<sup>[8]</sup> Vacher de Lapouge, Georges, L'aryen, op.cit., p. 505

<sup>[9]</sup> VACHER DE LAPOUGE, Georges, L'Aryen, op. cit., p. 505.
73, Voir Todorov, Tzvetan, op.cit., pp.134-138

<sup>[10]</sup> Idem, P.134

<sup>[11]</sup> Id., p. 230.
64, 216 Id., p. 398.

<sup>[12]</sup> Ibid.

<sup>[13]</sup> Id., p. 465.

<sup>[14]</sup> Ibid.

<sup>[15]</sup> Ibid.p.503

<sup>[16]</sup> Id., p. 504.

# Conclusion

Toujours dans son ouvrage *Nous et les autres*, Tzvetan Todorov dresse un portrait-type du racialisme en l'articulant autour de cinq points<sup>73</sup>. La co-existence de ces cinq propositions représente le « type idéal » de toute doctrine raciale.

## 1. L'existence des races

Le raciale postule bien évidemment la réalité des races humaines, groupes humains aux caractéristiques physiques communes. Les races sont assimilées aux espèces animales et il y a autant de différence entre deux races humaines qu'entre un chat et un chien. En outre, « les raciales ne se contentent pas habituellement de constater cet état de choses, mais souhaitent de plus qu'il se maintienne ; ils sont donc contre les croisements entre races<sup>74</sup>. »

## 2. La continuité entre physique et moral

Le second postulat du raciale est la solidarité des caractéristiques physiques et des caractéristiques morales, ainsi qu'une relation causale entre les deux. Cette seconde affirmation implique « la transmission héréditaire du mental et l'impossibilité de modifier le mental par l'éducation<sup>75</sup>. »

## 3. L'action du groupe sur l'individu

La race prime sur l'individu. Le racialisme est une idéologie du collectif qui réfute tout individualisme.

## 4. Une hiérarchie unique des valeurs

Les races ne sont pas seulement différentes, elles sont également supérieures ou inférieures les unes aux autres, selon une échelle de valeurs le plus souvent ethnocentriste (en général, le groupe d'appartenance du raciale est supposé être au sommet de la hiérarchie).

## 5. Une politique fondée sur le savoir

Sur base des quatre premières propositions, une politique peut être engagée. « Ayant établi les “faits”, le raciale en tire un jugement moral et un idéal politique. Ainsi, la soumission des races inférieures, voire leur élimination, peut être justifiée par le savoir accumulé au sujet des races. C'est ici que le racialisme rejoint le racisme : la théorie donne lieu à une pratique<sup>76</sup>. »

L'œuvre de Vacher de Lapouge constitue un bel exemple de pensée raciale aboutie, débouchant sur un programme de « régénération » de la race supérieure par l'éloignement voire l'élimination des éléments inférieurs susceptibles de la corrompre. C'est la lutte des races, déviation raciale de la lutte des classes de Marx, lutte inévitable car commandée par les lois de la sélection naturelle (darwinisme dévoyé). Nul ne pourra y échapper ; l'individualisme n'existe pas : « Le sang que l'on apporte dans ses veines en naissant, on le garde toute sa vie. L'individu est écrasé par sa race, et n'est rien<sup>77</sup>. »

Car, malheureusement pour l'Aryen, les lois de la sélection ne favorisent pas forcément l'élément supérieur. Son salut ne peut advenir que s'il sélectionne lui-même les caractères qu'il jugera dignes de survie ou voués à la disparition. Contrairement à Gobineau, dont la vision de l'histoire s'achevait sur une conclusion pessimiste et la disparition du sang aryen, Vacher de Lapouge garde l'espoir de voir les dolichocéphales blonds aux yeux bleus devenir les maîtres.

Nous laisserons à Taguieff le soin de conclure :

« De métaphysique de l'histoire décadentielle, le racisme post-darwinien devient programme d'action et méthode de salut. La composante cognitive de l'idéologie raciste n'est plus qu'introduction à un devoir-faire : respecter d'abord inconditionnellement la norme de séparation des races-espèces différentes, faire ensuite le salut de l'humanité digne de ce nom par une sélection systématique (que les meilleurs engendrent les meilleurs). Alors que la vision gobinienne de l'histoire s'abimait dans la contemplation morose de la fin du monde, l'anthropologie post-darwinienne […] débouche sur un projet de refonte de la nature humaine, dont l'assise double est le rejet du métissage et la sélection volontaire et systématique<sup>78</sup>. »

Il ne fallut pas attendre longtemps pour voir apparaître les premières tentatives d'application d'un tel programme…

# Bibliographie

AUROUX, Sylvain, « Linguistique et anthropologie en France (1600-1900) » in *Histoire de l'anthropologie XVI-XIX siècles, textes réunis par Britta RUPP-EISENREICH, Paris, Klincksiek, 1984, pp. 291-318.*

BIRNBAUM, Pierre, “La France aux Français” Histoire des haines nationalistes, Paris, Seuil, 1993.

BLANCKAERT, Claude (éd.), *Des sciences contre l'homme. 1 : Classer, hiérarchiser, exclure, Paris, Editions Autrement, 1993.*

BLANCKAERT, Claude (éd.), *Des sciences contre l'homme. 2 : Au nom du bien, Paris, Editions Autrement, 1993.*

BOISSEL, Jean, *Gobineau polémiste, s.l., Jean-Jacques Pauvert, 1967.*

CHARLES, Pierre et alii, *Racisme et catholicisme, Paris – Tournai, Casterman, 1939.*

COLOMBAT, Jean, *La fin du monde civilisé. Les prophéties de Vacher de Lapouge, Paris, J. Vrin, 1946.*

GOBINEAU, Joseph-Arthur (Comte de), *Essai sur l'inégalité des races humaines (1853-1855), Paris, Firmin-Didot et Cie, 1940, 2vol.*

GOSSIAUX, Pol-Pierre, « Anthropologie » in *L'homme en société, Paris, PUF, 1995.*

GOSSIAUX, Pol-Pierre, *L'Homme et la nature. Genèses de l'anthropologie à l'âge classique 1580-1750. Une anthologie, 2e éd. revue et augmentée, Bruxelles, De Boeck, 1995.*

GOULD, Stephen Jay, *La mal-mesure de l'homme, nouv. éd. revue et augmentée, Paris, Editions Odile Jacob, 1997.*

MOUNIN, Georges, *Histoire de la linguistique des origines au Xxe siècle, Paris, PUF, 1967.*

OLENDER, Maurice (éd.), *Le racisme, mythes et sciences, Paris, Editions Complexe, 1981.*

OLENDER, Maurice, *Les langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel, Paris, Seuil, coll. Points, 1994.*

POLIAKOV, Léon, *Histoire de l'antisémitisme : 1. L'âge de la foi, Paris, Seuil, coll. Points, 1991.*

POLIAKOV, Léon, *Histoire de l'antisémitisme : 2. L'âge de la science, Paris, Seuil, coll. Points, 1991.*

POLIAKOV, Léon, *Le mythe aryen, Paris, Calmann-Lévy, 1971.*

RENAN, Ernest, *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques, seconde édition revue et augmentée, Paris, Michel Lévy frères, 1858.*

RENAN, Ernest, *Discours et conférences, 6e éd., Paris, Calmann - Lévy, s.d.*

RENAN, Ernest, *De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation, 2e éd., Paris, Michel Lévy frères, 1862.*

SEILLIERE, Ernest, *Houston-Stewart Chamberlain, Paris, La Renaissance du Livre, 1917.*

STERNHELL, Zeev, *La droite révolutionnaire 1885-1914, Paris, Gallimard, coll. Folio/Histoire, 1997.*

TAGUIEFF, Pierre-André, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles, Paris, Editions La Découverte, coll. Tel, 1999.*

TAGUIEFF, Pierre-André, *Les fins de l'antiracisme, Paris, Editions Michalon, 1995.*

TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine, Paris, Seuil, coll. Points, 2001.*

VACHER DE LAPOUGE, Georges, *L'aryen, son rôle social : cours libre de science politique professé à l'université de Montpellier (1889-1890), Paris, A. Fontemoing, 1899.*

<sup>75</sup>. Voir TODOROV, Tzvetan, *op. cit.*, pp.134-138

<sup>78</sup>. *Idem*, p.137

<sup>76</sup>. *Idem*, p.134

<sup>79</sup>. VACHER DE LAPOUGE, Georges, *L'Aryen, son rôle social, op. cit.*, p.511

<sup>77</sup>. *Idem*, p.136

<sup>80</sup>. TAGUIEFF, Pierre-André, *Les fins de l'antiracisme, Paris, Éditions Michalon, 1995, p.159*